



BLOG DANSE

Claire Vionnet
ZOO/Thomas Hauert – *Inaudible*

Dans *Inaudible*, le chorégraphe Soleurois Thomas Hauert nous entraîne dans une transe gestuelle frénétique en réponse au *Concerto en fa* de George Gershwin et au *Ludus de Morte Regis* de Maro Lanza. Les danseurs réunissent deux temps historiques distincts en convoquant la partition musicale de Gershwin de 1925 (pour piano et orchestre) et celle de Lanza de 2013 (composée de cœurs et d'électronique). Ce corps à corps avec la musique est extrêmement intéressant, mais est-ce que les danseurs arrivent à nous rendre audible l'inaudible ?

On assiste à une partie de jeu avec la musique. Vibrant au diapason sonore, les danseurs testent l'oreille de leurs sens : comment leurs corps s'accordent-ils à la musique ? Sur quelle note initient-ils leur geste ? Quand s'arrêtent-ils ? La bande-son livre un assemblage sonore d'horizons variés : une note de piano, une corde pincée, une cloche, un orchestre, des voix d'opéra, du jazz, des bruitages... Alors les danseurs se lancent à la conquête de ces sons classiques et électroniques. Ils les colorent, les arrondissent, les déploient, les contredisent. Ils nous livrent des *haïkus* gestuels : des croquis de mouvement sous diverses configurations de groupe : en solo, duo, trio, quatuor, quintette ou en sixtes.

Plateau épuré sans traces d'accessoires ni d'objets, l'hymne est à l'improvisation. Méthode chérie du chorégraphe, elle sert à créer un mouvement continu, inlassable, qui ne s'arrête jamais. Il émerge de l'assemblage des corps entassés dans la première scène. Puis il circule entre les corps, entre l'organique et la musique, passant d'un instrument de musique à l'autre. Même dans les brefs instants de silences musicaux, de silences lumineux ou de silences gestuels, les vibrations du

mouvement semblent encore résonner dans les corps affectés, ceux des interprètes, comme ceux des spectateurs.

La thématique du collectif, thème phare du travail de Thomas Hauert qui s'est glissé sur le plateau parmi ses interprètes, est à nouveau exploitée. Entre l'individuel et le collectif, le solipsisme et le holisme, comment trouver l'équilibre entre d'un côté, le besoin de solitude, l'exigence de singularité et de l'autre, l'urgence de l'appartenance à une communauté ? Il faut donc se confronter au groupe : il y a la scène de *battle*, un « affrontement » gestuel en duel entre le chorégraphe et l'interprète le plus âgé. Mais plus souvent, les interprètes collaborent : cherchant à harmoniser leurs corps, ils se rejoignent pour former une masse commune. Or, l'essaim n'est que de courte durée, il finit toujours par se dissoudre. Chaque interprète retrouve sa sphère privée et *freeze* dans une pause statuaire. Dans l'apparente immobilité, il retrouve son intériorité, derrière ses paupières closes.

La singularité s'exprime jusque dans les costumes d'Arlequin, tantôt bariolés de gris et de noir, tantôt aux couleurs vives et fluorescentes. Ces collants et t-shirts serrés semblent à première vue disharmonieux. Tout comme la gestuelle, d'ailleurs. Nous sommes loin des images esthétiques et léchées que produisent d'autres chorégraphes. Chez Hauert, on lit la dissonance : cela paraît asymétrique, désordonné, chaotique. Or, c'est justement là que réside la force de la pièce : le pouvoir dionysiaque a conquis les corps et les pousse à l'agitation frénétique. La nervosité des corps arlequins invoque la frivolité, la désarticulation, la pantomime. Cette névrose du geste nous renvoie à l'œuvre du philosophe Giorgio Agamben. Dans *Notes sur le geste*, il émet l'hypothèse d'une société qui gesticule frénétiquement parce qu'elle a perdu le contrôle de ses gestes.

Malgré ce geste collectif à faire vivre, ce mouvement dont il faut prolonger l'existence, chaque interprète fait face à sa propre histoire. Il doit composer avec les contraintes qui pèsent sur son corps : celles de sa formation en danse, celles de la tradition du geste, celles du costume, l'influence de la musique et la présence des autres corps. Aussi, dans ce jeu à priori anodin et léger, les corps tentent de se libérer de leur héritage. Malgré tout, le souvenir des attitudes et des arabesques, le lyrisme des ronds de jambes hante encore parfois l'ombre de leurs gestes.

Les corps « en cage » de la compagnie Zoo aspirent donc à l'émancipation. La métaphore animalière est transversale dans la pièce de Hauert : les bruitages sonores font penser au cri de bêtes sauvages, l'esthétique gestuelle renvoie à celle des blattes et des cancrelats. Les danseurs gesticulent sans cesse, exécutent de nombreux petits pas, sur place, mais aussi dans des courses sillonnant le plateau. Des pirouettes et des petits sauts, on dirait des insectes qui « collent » à la peau, tel un costume trop moulant qu'on ne peut plus enlever. Ces mouches insistantes produisent un *bzzzz* qui n'en finit pas de remuer, de bouger, de se tortiller, de se disloquer. Même dans les corps-sculptures, la vibration du mouvement résonne encore dans le silence. La vivacité, la tonicité et la rapidité des corps produit une ivresse du geste. Les cinq danseurs et l'unique danseuse nous livrent une farce hypnotique, une fresque naturaliste. Et de surcroît, nous sommes au *Théâtre du Loup*.